

**Les activités ludiques : qui intègre qui ?**

*Annick Germain, professeur-chercheur INRS-Urbanisation*

Je voudrais d'abord rappeler quelques évidences relatives aux liens étroits qui unissent la ville et la diversité culturelle.

1) La grande ville, celle que Georg Simmel appelait au début du siècle la métropole, a toujours été un creuset de diversités. La diversité fait partie de la définition même de ce qu'est une grande ville. C'est une banalité que de dire que le citadin se distingue du villageois en ce qu'il côtoie quotidiennement, des gens qui sont différents, qui ne sont pas familiers, qui sont des inconnus. Parmi ces inconnus, il y a bien sûr ces autres par excellence que sont les étrangers.

Mais si c'est une banalité de rappeler cette réalité, cela ne veut pas dire qu'il s'agit de facto d'une banalité dans l'expérience vécue de tous les citadins ! Loin de là. Beaucoup d'entre nous sommes d'incorrigibles villageois qui rêvons en fait de vivre « entre nous ». Tous les citadins ne sont pas des cosmopolites dans l'âme, c'est-à-dire des personnes qui se sentent d'autant plus à l'aise qu'ils vivent au milieu d'étrangers.

De plus, la ville suscite, stimule la diversité, voire l'excentricité pour ne pas être noyé dans la foule. Dès lors, cette visibilité des différences devient un trait familier, auquel les citadins sont

habituels, tout particulièrement au centre-ville. Pour certains, le centre-ville est un espace favorable qui leur permettra d'exprimer leurs différences. Plusieurs grands auteurs ont souligné à quel point la ville est un espace de liberté.

Mais nous sommes souvent aussi d'incorrigibles schizophrènes : nous aimons la différence au centre-ville mais nous préférons le confort du village et de l'homogénéité dans nos quartiers. Je généralise bien sûr de façon excessive mais je suis sûre d'évoquer des traits majoritaires.

2) Les grandes villes ont toujours été cosmopolites. Mais elles le sont de plus en plus (je laisse à Latouche et à Jacob le soin de donner une définition précise et rigoureuse du mot cosmopolite) Je n'évoque ici que la présence d'étrangers, donc le côté démographique du cosmopolitisme. L'immigration internationale se concentre de plus en plus dans les métropoles et le Québec ne fait pas exception à la règle, bien au contraire. Nous détenons même fort probablement un petit record en la matière. 88% des immigrants admis au Québec vivent dans la RMR, 45,5% dans la seule ville de Montréal. On ne se trompe pas en disant qu'au Québec, l'immigration est avant tout une réalité métropolitaine. D'ailleurs les immigrants qui ne vivent pas dans la métropole montréalaise ou tout à côté, vivent dans les autres régions métropolitaines du Québec. Par ailleurs, et je suis toujours dans les banalités, l'immigration québécoise est extrêmement diversifiée au plan des pays de naissance ou des origines ethnoculturelles des immigrants. Nous avons à peu près le même genre d'immigrants que Toronto, mais en plus, il y a dans le lot des francophones (et même des Français, beaucoup de Français, c'est le plus gros pays fournisseur d'immigrants au Québec). Et cette incroyable diversité se répand non seulement dans le centre-ville mais aussi dans un nombre croissant de quartiers qui sont de plus en plus des

quartiers multiethniques. Les quartiers multiethniques existent évidemment depuis longtemps à Montréal, autour du fameux boulevard St-Laurent mais ils ne constituaient pas la majorité des quartiers de l'île. À part les hauts lieux de mixage interethnique et les villages ethniques (juifs, grecs, italiens, portugais, etc.) beaucoup de quartiers n'étaient pas très diversifiés sur le plan culturel. Aujourd'hui, un nombre croissant de quartiers voient coexister même à l'échelle du voisinage une grande diversité de communautés culturelles. Cela veut dire que la diversité culturelle fait partie du paysage quotidien d'un nombre croissant de Montréalais. On est de moins en moins entre nous (entre Québécois de souche, mais aussi entre Grecs, entre Italiens, etc.). Il y a certes des concentrations significatives de communautés culturelles dans certains secteurs, et tous les quartiers ont jusqu'à un certain point leur « dominance culturelle » (d'ailleurs de plus en plus variable). Mais la cohabitation interethnique à la micro-échelle du quartier est une réalité que vivent un grand nombre de Montréalais.

Ces mises au point faites, on peut à présent se demander quelles sont les implications de cette diversité culturelle au quotidien.

Dans ce colloque, on a ciblé trois champs de la vie sociale où se vit la diversité culturelle : les activités culturelles, la gastronomie et le sport. Ce sont à mon avis trois domaines névralgiques pour la construction des relations interculturelles car paradoxalement...ils ne sont pas importants ! Je m'explique : il ne s'agit pas de domaines « sérieux », « graves », durs de la vie sociale, au cœur des grands enjeux de société comme le sont le travail, l'éducation et la santé, par exemple. Ils correspondent au contraire à des temps et des lieux de sociabilité gratuite et souvent délibérée : ce ne sont pas des secteurs incontournables de la vie de tous les jours où l'on se fait

généralement imposer ses vis-à-vis. On fréquente ces lieux par plaisir, par choix plutôt que par obligation. On n'est pas obligé d'endurer tous les gens que l'on y côtoie. Ce sont donc de bonnes conditions pour construire de manière positive un rapport aux « Autres ». Et de fait, je suis persuadée que les restaurants dits ethniques font plus pour l'interculturalisme que n'importe quelle politique bien intentionnée. Dans le restaurant ethnique, les rôles traditionnels sont renversés : le milieu d'accueil, c'est celui de la communauté culturelle, l'immigrant nous reçoit sur son territoire, c'est lui l'hôte. Et nous sommes demandeurs de différence culturelle, nous sommes heureux de varier notre menu, le monde est à nos portes, etc, etc, Il n'est pas difficile de devenir lyrique dans ce domaine. Autre exemple, nous savons bien que le hockey est bien souvent pour les jeunes immigrants, quelle que soit leur origine, un facteur d'immersion dans la société d'accueil très efficace. Il suffit de faire la tournée des patinoires extérieures l'hiver pour s'en convaincre.

Bien sûr les choses ne sont jamais aussi simples. Nous savons tous que le sport peut devenir un fameux terrain d'affrontements, où les différences sont exacerbées, il peut être l'occasion d'un sérieux repli sur la communauté d'origine et non d'une ouverture aux autres, il peut alimenter les conflits nationaux, etc.

En fait, comme pour toute action humaine, les jeux ne sont jamais faits d'avance, les protagonistes ont la capacité de déterminer le cours du jeu, d'en faire un événement fédérateur ou au contraire conflictuel. Je veux seulement insister sur le **potentiel** d'interculturalité que représentent les actions ludiques parce que non contraintes.

Cela dit, la géographie urbaine de nos quartiers fait que la diversité culturelle est aussi un défi. En effet, dans la plupart des quartiers comprenant un certain pourcentage d'immigrants, plusieurs communautés culturelles (y compris les populations non immigrantes) doivent se partager

l'espace urbain. Souvent, certaines communautés installées depuis longtemps (par exemple à Montréal, les Italiens, les Grecs, ou même les Haïtiens arrivés un peu plus tard) ont « établi leurs quartiers », se sont organisées, sont présentes dans la vie locale, et il est parfois difficile pour les communautés plus récentes de faire leur place, de se faire entendre.

Or plusieurs espaces urbains sont rares et leur affectation exige des arbitrages, des priorités. C'est le cas des terrains de sport, et surtout des sports qui sont grands consommateurs d'espace comme le soccer (ou football comme on dit chez moi). En plus, une municipalité comme Montréal a pris l'habitude de troquer son rôle de gestionnaire direct des terrains et équipements pour des formules faisant appel à des ententes, des partenariats, avec des associations, des ligues qui instituent diverses formes de collaboration entre la municipalité et les organismes « de la société civile ». Il y a donc tout un jeu d'acteurs qui se déploie autour de la programmation des activités et des terrains. La gestion sort donc du strict domaine technique pour englober des compétences sociales d'animation, de concertation, de réseautage. Ce mode d'opération qui parie sur l'implication des forces du milieu est particulièrement difficile dans les secteurs où la population change rapidement et où tous les groupes n'ont pas des capacités organisationnelles un tant soit peu semblables ( ce qui est loin d'être le cas pour groupes d'immigration récente). De plus, dans un nombre croissant de quartiers, ce sont les minorités culturelles qui composent le milieu local, et c'est parfois parmi elles qu'il faut trouver des partenaires pour participer à la gestion d'un centre de loisir qui bien sûr sera ouvert à tous les groupes habitant dans le quartier. Or les communautés culturelles ont des associations mais dont les clients naturels sont d'abord les membres de leur communauté. Elles ne réussiront pas toutes à faire le virage nécessaire pour devenir « multiethniques », comme le souhaitent les gouvernements supérieurs qui en font une condition de financement. Certaines doivent rester particularisées pour soutenir la cause de certains groupes plus fragiles car plus facilement racisés. Ensuite, elles ont parfois des modes

d'opération différents de ceux de la société d'accueil : moins formels, plus centrés sur les relations personnelles. Encore une fois, il faut apprendre à composer avec toutes ces habitudes socio-culturelles diverses, en plus d'être à l'écoute des besoins de chaque communauté en matière de pratique sportive. Car à Montréal on joue désormais non seulement au hockey et au baseball, mais aussi au bocce, on fait du tai-chi, etc.

Par ailleurs, se posent également un certain nombre de problèmes de gestion de la diversité culturelle, pour reprendre une terminologie consacrée.

En général, les activités ludiques (tout comme des activités aussi sérieuses que la pratique religieuse d'ailleurs) sont souvent des occasions de regroupement social, des occasions de se retrouver entre soi, pour les communautés culturelles comme pour les non immigrants d'ailleurs. C'est une occasion de se retrouver entre soi, et dans le cas d'immigrants arrivés depuis peu, de trouver dans sa communauté d'origine un support moral pour affronter les difficultés de l'adaptation dans un nouveau pays. Les gestionnaires d'équipements sportifs reçoivent donc à l'occasion des demandes d'activités destinées à un groupe précis, par exemple, une partie de cricket pour un groupe d'Indiens ou de Bangladeshis. Les gestionnaires de l'équipement sportif ou du terrain concerné peuvent adopter plusieurs attitudes face à cette demande : insister pour que l'activité soit accessible à des personnes d'autres origines pour favoriser l'interculturalisme ou pour encourager l'intégration de ces immigrants, ou acquiescer à cette demande en reconnaissant les besoins particulier de cette communauté.

On voit bien qu'il y a derrière cette décision somme toute banale des visions nettement différentes face à la gestion de la diversité. Les grands débats toujours actuels sur le multiculturalisme, l'interculturalisme, assimilationnisme, l'intégration universaliste ont des résonances très concrètes au niveau microlocal mais prennent souvent à ce niveau une

signification particulière. C'est qu'au niveau local, l'Autre n'est pas une personne abstraite, c'est un groupe, qui éventuellement fait pression auprès de son élu, ce sont des familles en situation d'isolement du fait de la couleur de leur peau, ce sont des jeunes prêts à tout, y compris au plus parfait mélange ethnoculturel, etc. Ce n'est pas par hasard que de nombreuses recherches montrent que les politiques locales sont souvent plus accommodantes, voire plus multiculturalistes que les politiques nationales. Mais la situation inverse peut aussi se produire, au nom des mêmes principes de réalité locaux. Le responsable d'un équipement sportif a-t-il une responsabilité en matière de gestion de la diversité, en matière d'intégration ? La question peut être posée et doit être débattue.

Parfois, il n'est pas nécessaire de pratiquer quelque forme d'accommodement raisonnable que ce soit : la société d'accueil adopte les coutumes des nouveaux venus. Le succès foudroyant que connaît le soccer en est un bon exemple. Les jeunes des communautés culturelles sont certes de plus en plus nombreux et leurs préférences colorent la programmation des activités sportives. Mais les bons Québécois de souche ont aussi découvert le soccer. Cela ne simplifie pas pour autant la tâche des gestionnaires : le soccer exige un terrain de bonnes dimensions et dans l'état de pénurie généralisée de tout terrain sportif, les succès de ce sport ne sont qu'une maigre consolation pour eux.

Bref, la densité des espaces urbains qui impose un côtoiement rapproché et leur multiethnicisation accélérée induisent de multiples situations où l'on peut se demander, en fin de compte **qui intègre qui** ? À force de nous pencher sur les meilleurs modèles d'intégration et de raffiner nos approches à cet égard, nous avons oublié de remarquer à quel point notre ville se métamorphosait au contact de tous ces nouveaux venus. Qui constitue en fin de compte la société

d'accueil ? Qui intègre qui ? Ces questions qui au fond nous indiffèrent lorsqu'il s'agit du cœur de la métropole, de son centre-ville, commencent à nous chatouiller un peu plus quand nous regagnons nos quartiers. Il va peut-être un jour falloir choisir entre le village et la ville...